



HAL
open science

LA GLOSE REFERENTIELLE DES NOMS DE FICTION : DECRYPTAGE DE QUELQUES PROCEDES D'ELUCIDATION

Anna Arzoumanov

► **To cite this version:**

Anna Arzoumanov. LA GLOSE REFERENTIELLE DES NOMS DE FICTION : DECRYPTAGE DE QUELQUES PROCEDES D'ELUCIDATION. *Le Français préclassique (1500-1650)*, 2014, 16, p. 81-94. hal-03863323

HAL Id: hal-03863323

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03863323>

Submitted on 21 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

LA GLOSE REFERENTIELLE DES NOMS DE FICTION : DECRYPTAGE DE QUELQUES PROCÉDES D'ELUCIDATION

Largement décrié de nos jours, le décryptage référentiel des noms en régime fictionnel est « vraisemblablement aussi vieux que l'art d'écrire¹ », pour reprendre une formule du bibliophile Fernand Drujon – qui se donne à la fin du XIX^e siècle l'ambitieux programme de répertoire tous les livres depuis la naissance de l'imprimé dans lesquels on peut déceler des allusions à des contemporains de l'auteur. Au XVI^e siècle par exemple, les lecteurs reconnaissent volontiers dans la geste pantagruéline un certain nombre d'allusions à François I^{er} ou à Charles Quint². Si cette propension à embrayer la fiction sur l'univers historique touche probablement toutes sphères de public, elle est particulièrement bien représentée sous l'Ancien Régime. Les gloses humanistes des textes antiques fourmillent ainsi ponctuellement d'identifications de personnalités historiques, comme le montre par exemple le commentaire de l'humaniste italien Jacobius Bononiensis qui identifie dans les *Métamorphoses* d'Ovide l'histoire de César et de celle de Livia Drusilla dans les fables d'*Apollon* et de *Daphné*³. Une telle pratique, que l'on n'appelle pas encore *lecture à clef*, est ainsi largement ancrée dans la tradition philologique de la glose. Mais c'est surtout à partir des années 1660 que la glose référentielle de type historique s'autonomise des autres pratiques d'annotation du texte pour devenir un genre de commentaire à part entière. De nombreuses éditions de textes publiées à partir de cette période présentent en effet une rubrique péri-textuelle, appelée « clef », entièrement vouée à l'identification de référents historiques dans des textes fictionnels⁴, qui peuvent être contemporains ou antérieurs, comme en témoignent par exemple les nouvelles éditions annotées du texte de Rabelais.

Curieusement, la glose référentielle de type historique intéresse peu les linguistes, que ce soit du côté des spécialistes de la glose ou du côté des spécialistes du nom propre. Probablement parce qu'elle ressortit à l'extralinguistique, l'identification d'individus historiques n'est presque jamais intégrée aux travaux linguistiques portant sur la glose. Pourtant le modèle mis en place consistant à distinguer différents postes d'observation de la configuration de glose (segment glosé, segment glosant et marqueur) (Steuckardt, Niklas-Salminen 2005) fonctionne de manière très efficace pour appréhender le discours de la clef⁵. La clef entretient en effet avec le texte qu'elle prétend ouvrir une relation de type T=T' qui l'apparente à un discours de glose. Du côté des spécialistes du nom propre, la question des clefs est également très peu abordée. Yves Baudelle, à qui l'on doit une thèse magistrale consacrée à la « sémantique de l'onomastique romanesque » dans le roman à partir du XIX^e siècle, est représentatif de cette tendance. Il définit en effet le nom propre en régime fictionnel par trois caractéristiques fonctionnelles. Celle qui intéresse généralement le plus la critique est sa capacité à *signifier*, ce qui implique d'étudier son fonctionnement textuel, et ses degrés de motivation. Deuxièmement, le nom propre fictionnel a vocation à *classer*, exprimant la « situation sociale du porteur ». Enfin, le nom propre *identifie* selon un régime opposé à celui du nom propre de la langue courante, car il repose sur un mécanisme anaphorique, ce que Barthes formulait en ces termes : « lorsque des sèmes identiques traversent à plusieurs reprises le même nom propre et semblent s'y fixer, il naît un personnage » (Barthes 1970 : 74). Selon cette définition, la capacité référentielle du nom propre fictionnel est donc uniquement restreinte à l'axe syntagmatique (dans le texte), ce qui élimine d'emblée tout embrayage sur l'axe paradigmatique (hors du texte). Une telle définition des propriétés textuelles des noms propres évacue ainsi singulièrement la question des clefs, considérée comme une interprétation illégitime du nom propre. Deux arguments sont le plus souvent allégués pour justifier une telle exclusion. D'une part, l'identification de référents historiques est considérée comme relevant de « la vieille méthode universitaire [...] celle de la critique des sources, fondées sur

une double enquête, à la fois philologique – attentive aux emprunts intertextuels – et biographique, où la ressemblance des noms servait d'indice à la découverte des “modèles” réels des personnages » (Baudelle 2008 : 8). Il en va donc de la définition même d'une critique moderne, fondée sur le postulat du texte intransitif, de s'opposer à toute lecture à clef du nom propre fictionnel. D'autre part, la glose référentielle des noms propres souffrirait de « graves lacunes méthodologiques » (Baudelle 2008 : 835), associée à une paresse intellectuelle, voire une curiosité malveillante, qui rendrait le lecteur aveugle à toutes autres virtualités sémiotiques du nom propre fictionnel.

Pourtant, à y regarder de plus près, les exemples de clefs de l'Ancien Régime sont plus variés et complexes que ce désaveu ne le laisse entendre. Le travail du rédacteur de clefs peut ainsi s'accompagner d'une recherche de motivation de l'équivalence entre X et Y⁶, reposant sur un protocole interprétatif qui n'est pas si simpliste qu'il n'en a l'air. Il s'agira de relever le défi, dont nous assumons l'anachronisme, de lire ces anciennes clefs avec des outils modernes d'analyse, pourtant forgés à un moment où l'interprétation référentielle des fictions est vivement rejetée.

Dès l'Ancien Régime, les clefs font l'objet de vives critiques qui poussent certains de leurs rédacteurs à s'armer d'un arsenal défensif visant à motiver l'équivalence entre X et Y. Trois attitudes peuvent être distinguées. Soit le rédacteur de clefs donne la relation entre X et Y comme allant de soi et ne la motive d'aucune manière. Soit il souligne, dans un discours d'escorte, sa connivence avec l'auteur : X cache Y parce que l'auteur l'a confié au rédacteur de clefs. Dans ces deux cas, le nom propre est réduit à sa capacité identificatoire et bénéficie d'un statut proche de celui qu'il a dans la langue courante, il est conçu comme un pur désignateur. C'est pourquoi nous ne nous attarderons pas sur ces cas qui semblent confirmer le faible rendement herméneutique de l'identification référentielle des noms de fiction. Enfin, le rédacteur de clefs peut motiver l'équivalence entre X et Y en s'appuyant sur l'onomastique (la forme, le contenu ou le sens des deux noms propres mis en relation), ou en comparant les traits descriptifs des référents des deux noms propres (la motivation est alors fondée sur l'explicitation des propriétés des référents considérés comme équivalents, elle est de type structural⁷). C'est ce troisième type que nous nous proposons d'examiner ici.

LA MOTIVATION ONOMASTIQUE : UNE ATTENTION PORTEE AU SIGNE

Plus la similitude entre deux noms propres est forte, plus l'équivalence établie par la clef a des chances d'être convaincante. Dans ces cas, la relation entre X et Y apparaît comme le résultat d'un « encodage lexical » (Baudelle 1989) qui nécessite une attention au signe qu'est le nom propre fictionnel.

L'argument onomastique explicite

Dans certains cas, les plus rares, l'argument onomastique est explicite. Une clef de *Satiricon* constitue à cet égard une exception, car son rédacteur y fait preuve d'une inventivité onomastique remarquable. La préface donne le ton en affichant ostensiblement la méthode employée pour chercher Y, comme le montre l'exemple suivant qui glose le nom propre fictionnel « Nymphidius » :

C. Pompeius Diogenes. Il se moque de ce que cet Affranchi prend trois noms. Quoiqu'on ne puisse assurer quel est celui qui est désigné sous ce nom, on peut conjecturer que c'est ce Nymphidius, dont Tacite parle sur la fin du 15. des Annales, [...] : on peut juger que c'est le même, 1^o par le même prénom de *Caius*, qui est en cela considérable, parce que les Esclaves et les Affranchis portaient les prénoms de leurs Maîtres, ou de ceux dont ils se faisaient l'honneur, 2. par le surnom de *Diogenes* que cet homme prenait qui veut dire Fils de Jupiter, sur ce qu'il se disait Fils de Caligula, qui avait si fort voulu passer et être honoré pour Jupiter, Dion, ch. 6, qu'il fit déchirer à coups de fouet en sa présence un acteur de Tragédie nommé Appelles, pour avoir balancé à le reconnaître pour le seul Jupiter, Suet. Ch. 33 de Caligula. Nous avons observé à l'entrée que ces ressemblances de noms suffisent pour reconnaître les personnes : la bassesse de leur première fortune convient aussi entièrement (*Histoire*

¹ Drujon (1888 : préface).

² Sur ce point, voir Demerson (1991 : 149-177), Grève (1961 : 263), Niderst (1991 : 29-33) et Huchon (1998 : 149-160).

³ Pour une étude de ce commentaire, voir Moss (1998 : 38).

⁴ Le *corpus* sur lequel s'appuie cet article est celui que nous présentons dans le catalogue publié dans notre ouvrage (Arzoumanov 2013, à paraître).

⁵ Pour un approfondissement de ce point, voir *ibid.*

⁶ Nous appellerons désormais X le segment glosé et Y le segment glosant.

⁷ Nous reprenons ici à notre compte la typologie utilisée par Yves Baudelle (1989) et Éric Tourrette (2004 et 2005).

secrette, 1726 : 92-93).

Cette longue notice formule un double argument onomastique : un même prénom entre le personnage et l'individu historique (*Caius*⁸) et un sens du nom propre fictif (fils de Jupiter) renvoyant au contenu du nom propre réel (fils de Caligula, lequel se prenait pour Jupiter). Rappelons en effet que *Diogenes* est formé des mots grecs *Διός* (*dios*, Zeus) et *γενής* (*genès*, né de) et signifie « né de Zeus ». La démonstration repose donc ici à la fois sur le décryptage du sens du nom propre et sur sa mise en relation avec le contenu de *Caligula*. Le plaisir de la reconnaissance du référent historique n'est donc pas immédiat. Au contraire, il est le fruit d'un travail herméneutique complexe au sein duquel l'attention portée au nom propre en tant que signe occupe une place particulière.

Dans le cas suivant, ce n'est pas uniquement la parenté phonique qui motive l'identification référentielle :

Adriane. Venise (pour être située dans la mer Adriatique).

Cardenie. L'Écosse, à *carduus*, le chardon, ses armoiries (*Dendrologie*, 1647 : n.p.)

La transformation de X en Y s'effectue en plusieurs étapes. Dans un premier temps, le rédacteur de clefs sélectionne, dans le contenu du nom propre historique, un trait qui lui paraît être le support de sa transformation onomastique (une localisation géographique, son emblème). Puis, la modification du nom est opérée ici de différentes manières. Pour « Venise » / *Adriane*, le glissement s'opère sur un mode proche de la métonymie : on passe ainsi de « ville située sur la mer Adriatique » à « Adriatique », nom lui-même métamorphosé en *Adriane* par substitution de la syllabe finale *-ne* à *-tique*. Pour *Cardenie* / *L'Écosse*, la transformation passe cette fois par la transposition du français *chardon* au latin *carduus*, dont la syllabe finale *-uus* est remplacée par *-enie*. Ces deux exemples exposent des arguments onomastiques très élaborés. La relation entre X et Y serait parfois difficile à percevoir si elle n'était pas explicitée par le rédacteur de clefs, qui du même coup affiche sa sagacité et affirme que l'œuvre sélectionne son public sur sa capacité à identifier les modes de déguisement des noms. Cette complexité de l'opération de cryptage/décryptage onomastique rappelle à bien des égards les jeux érudits identifiés par René Pintard dans les dialogues de la Mothe Le Vayer⁹, mais cette clef constitue en réalité une exception et n'est pas représentative du reste du *corpus*.

L'argument onomastique non explicité

Dans la majorité des clefs, le lien onomastique qui unit X à Y n'est pas explicité et n'apparaît pas immédiatement. Pour le lecteur de la clef, la tentation est alors grande de chercher à le restaurer, quitte à l'instaurer, voire le fantasmer, lorsque ce lien n'est pas du tout transparent. Face à l'équivalence établie par la clef de *L'Ouvrage de Pénélope* entre *Archiatre* et « Chirac » par exemple, on peut redécomposer le processus qui fait passer de l'un à l'autre comme une succession de trois transformations successives du nom propre historique : une modification de l'ordre des lettres (transformation anagrammatique : Chirac/ Archic), l'ajout d'un *a* (*Archiac*) et la modification de la consonne finale *-c* en *-tre* (*Archiatre*). Si ce parcours qui fait passer de Y à X semble assez vraisemblable, des variantes de ce scénario sont possibles, notamment au moment de la transformation anagrammatique où l'on peut très bien partir de *Rchiac* pour aboutir au même résultat. On peut motiver l'équivalence entre X et Y de deux manières. Soit on porte son attention aux ressemblances phoniques et graphiques entre deux noms propres (*Dorilas* / « Varillas »). Soit on se concentre sur la dénotation des noms propres : la relation qui unit X et Y est alors de type sémantique (*Brochet* / « Poissonnier »).

⁸ Il faut rappeler qu'il est d'usage à Rome de ne donner que l'initiale du prénom. C. note donc de façon tout à fait transparente le prénom *Caius* et est complètement dénué d'ambiguïté.

⁹ René Pintard distingue trois types de procédés de construction du nom à clef, selon qu'il est forgé sur des « à peu près » (*Cassender* pour « Gassendi », *Mulle* pour « Marolles »), qu'il constitue « un équivalent antique des noms modernes » (« Le Vayer » ou « Le voyeur », « celui qui voit » devient *Orasius*, « Mothe » n'est pas bien éloigné de « motte », qui signifie « bosse » ou « excroissance », en latin *tuber*, d'où *Tubero* ») ou qu'il soit formé sur les deux mécanismes précédents (« *Telamon*, c'est Naudé, parce qu'il rappelle le mot grec qui signifie « courroie », lequel se dit en latin *nodus* ») (Pintard 1943).

Une parenté phonique : construction ou reconstruction d'un métaplasme

Le groupe μ , héraut de la linguistique structurale, distingue quatre opérations d'altération du nom (« métaplasme ») [μ (1970)] : par « addition », par « suppression », par « déplacement ou permutation » et par « fusion¹⁰ ».

Métaplasme par déplacement

Le métaplasme par « déplacement » est le procédé le plus fréquent dans les clefs. Il consiste à intervertir des phonèmes ou des syllabes pour transformer un nom. Dans les clefs des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* et de *L'Asiatique tolérant* par exemple, le passage de « Marquise » à *Kismare* et de « Dubois » à *Boisdu* relève d'une *métathèse*, qui consiste à inverser l'ordre des phonèmes. Ce processus de transformation est assez peu courant comparé à l'anagramme, lequel apparaît sous deux types : l'anagramme parfaite et l'anagramme imparfaite. La première, très représentée dans le *corpus*, consiste à intervertir toutes les lettres d'un mot sans aucune omission, comme dans les cas suivants :

« Fiesque » / *Fesique* (*Histoire amoureuse des Gaules*, 1665)

« Loire » / *Riole*, « Elise » / *Senlis* (*Histoire des amours du Grand Alcandre*, 1660)

« Harcourt » / *Rutorcha*, « La Flandre » / *Feldran* (*Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, 1763)

La transformation anagrammatique incomplète est également bien représentée. Elle consiste à intervertir les lettres d'un mot et à introduire une légère modification :

« Château Thierry » / *Château Tityry* (anagramme, suppressions du *h* et du *r* et adjonction d'un *t*), « Bouteville » / *Vellitobule* (anagramme et adjonction d'un *l*) (*Histoire amoureuse des Gaules*, 1665)

« la Province d'Essex » / *Exesia* (anagramme, suppression d'un *s* et adjonction d'un *i* et d'un *a*) (*Histoire secrette de la reine Zarah*, 1707)

Les clefs qui reconstituent un métaplasme opéré selon tel ou tel des deux types identifiés ci-dessus présentent un très haut degré de motivation. La probabilité d'une équivalence intentionnelle de la part de l'auteur entre X et Y est donc très forte.

La motivation des équivalences entre X et Y n'est cependant pas toujours aussi nette que dans les exemples ci-dessus.

Métaplasme par suppression

Le deuxième type de métaplasme consiste à effacer dans le nom certains sons ou syllabes, ce que le groupe μ appelle « métaplasme par suppression ». Selon l'ampleur de ce retranchement, l'équivalence entre X et Y est plus ou moins motivée.

Le métaplasme par suppression le plus couramment identifié par les clefs consiste à réduire le nom à son initiale, par « syncope ». On en rencontre diverses occurrences :

« Colasse » / *C***, « Hervé et Grammont » / *G** et H***, « Versailles » / *V***, « Fontainebleau » / *F***, « Benoît » / *B***, « Vignon » / *V*** (*Caractères*, 1726)

« Thieullier médecin » / *T...*, « Le Jésuite et le Capucin » / *Le J... et le C...*, « Le Maure » / *M...*, « Poussot et Davenel » / *P. et D.* (*École de l'homme*, 1753)

L'équivalence entre X et Y peut aussi être motivée par un troisième type de métaplasme, le « métaplasme par adjonction ».

Métaplasme par adjonction

Le « métaplasme par adjonction » consiste à allonger le nom d'un ou plusieurs phonèmes. Moins fréquent que les deux procédés précédents, il est repérable dans plusieurs clefs du *corpus* sous une forme toujours identique, le « paragoge », qui constitue un ajout situé en fin de mot :

¹⁰ Nous ne consacrons pas d'étude spécifique à ce dernier type de métaplasme, dans la mesure où il n'est repérable que combiné aux trois autres types.

« Cadogan » / *Cadoganus*, « Daniel de Foe » / *Foeski*, « Ormond » / *Ormondo*, « Walter » / *Walterius*, « Le Lord Woodstocke » / *Woodstokia* (*Histoire secrète de la reine Sarah*, 1711)

« Décrets de Rome » / *Decretales* (*Œuvres de Rabelais*, 1663)

« Hecquet » / *Hequetos* (*Ouvrage de Pénélope*, 1748)

Le « métaplasme par adjonction » représente avec l'anagramme un des procédés les plus immédiatement visibles. Le nom transformé reste en effet parfaitement lisible dans le nom fictif et n'a presque pas besoin d'être déchiffré par un public qui sait dans quel univers se situe la cible du texte.

Les trois mécanismes simples de transformation du nom identifiés jusqu'à maintenant ont en commun de motiver fortement la relation d'équivalence établie entre X et Y. La serrure n'apparaît ainsi que très imparfaitement fermée et aisément actionnable par un lecteur un peu aguerri au décryptage onomastique et connaisseur historique dans lequel écrit l'auteur. Dans d'autres séquences du *corpus*, le degré de motivation n'est cependant pas aussi élevé et révèle une forte inventivité du décrypteur.

Métaplasmes complexes

Aux côtés des noms modifiés par un unique métaplasme, on relève une palette très large de noms transformés par au moins deux métaplasmes. Si, dans certains cas, le parcours entre le nom réel et le nom fictif reste facilement restituable et conserve encore un certain degré de motivation, il a tendance à ne plus être immédiatement visible dans d'autres. Le tableau suivant recense des cas de transformation complexe du nom qui ont un degré assez fort de vraisemblance :

« Madame de Linières d'Anjou » / *Linise* (syncope de *ères* et paragoge de *se*) (*Cercle des femmes sçavantes*, 1663)

« Monsieur Robinet » / *Rodolphe* (syncope de *binet* et paragoge de *dolphe*), « Mademoiselle de la Trimouille » / *Thessalonice*, (syncope de *rimouille* et paragoge de *hessalonice*), « Monsieur de Gomberville » / *Gobrias* (syncope de *mberville* et paragoge de *brias*) (*Grand dictionnaire des préieuses*, 1661)

« Chevalier de Grammont » / *Chevalier d'Aigremont* (prosthèse d'*ai*, suppression de *e* et adjonction de *a*), « Vineuil » / *Vineville* (syncope de *ville*, paragoge de *euil*) (*Histoire amoureuse des Gaules*, 1665)

Si dans l'occurrence « Curion » / *Curis*, le degré de motivation reste élevé, la relation d'équivalence est plus contestable dans la séquence « Le Marquis de Baqueville » / *Monville*. L'homophonie finale est-elle suffisante pour que l'on puisse considérer intentionnelle cette relation métaplasmiqme complexe comme la restauration d'une équivalence ? Ou s'agit-il d'un fantasme du rédacteur de clefs qui veut à tout prix « appliquer » les individus de la société parisienne du milieu du XVIII^e siècle au texte-cible ? Parfois, l'écho est encore plus lointain et tient de la simple homophonie :

« Scarron » / *Omphale* (aphérèse de *Scarr-* et paragoge de *-phale* ?) (*Cercle des femmes sçavantes*, 1663)

Dans ces exemples, la relation entre X et Y apparaît faiblement motivée d'un point de vue onomastique et il est difficile de dire si c'est la ressemblance phonique entre nom propre fictif et nom historique qui a conduit le rédacteur de clefs à considérer que le premier désigne le second. Ici, ce n'est donc pas seulement la motivation de l'équivalence qui est faible, mais aussi la restauration de cette motivation qui a un degré peu élevé de vraisemblance. La glose référentielle est un processus dont le degré d'élaboration varie considérablement selon les clefs, mais qui surtout n'implique pas uniquement un travail d'archives, mais aussi une série de processus de décryptage appréhendables selon les grilles de la linguistique structurale.

Une parenté sémantique

Deux types de motivation sémantique de l'équivalence entre X et Y sont remarquables dans les clefs. D'après les travaux de Marie-Noëlle Gary-Prieur (1994), on peut distinguer deux niveaux de parenté entre X et Y, le « contenu » et le « sens » des noms propres.

Les noms propres décryptés dans les clefs peuvent être empruntés à un stock de noms historiques ou légendaires qui se trouvent dotés d'un « référent initial » (Gary-Prieur 1994 : 29) connu de tous : *Sapho*, *César*, *Trajan*, *Lucrèce*... Dans ce cas, ce n'est plus la forme du nom propre qui motive sa mise en relation avec un autre nom propre historique, mais son contenu. Dans la séquence de la clef de *Paris, histoire véridique, anecdotique et morale* qui identifie « Louis XV » sous le personnage de *Trajan*, se trouve ainsi mobilisé le contenu du « référent initial » du nom romain : *Trajan* est une « personnalité régnante », caractéristique que ce nom partage avec celui de « Louis XV ». La motivation de l'identification référentielle s'établit donc sur une correspondance entre les contenus des noms propres. Malgré la forte récurrence de noms empruntés à la tradition romanesque dans les segments X, l'argument fondé sur le contenu culturel du nom propre est assez peu fréquent dans les clefs, le nom propre étant plus souvent considéré comme un simple désignateur plutôt que comme le support d'un contenu.

La relation d'équivalence entre X et Y peut également faire du nom propre un « signifié dénotatif » (Baudelle 1989), dans la mesure où en régime littéraire, le nom propre n'est pas attribué de manière arbitraire, mais élaboré par son auteur. Le nom est alors composé de morphèmes qui dérivent d'unités lexicales empruntées aux autres catégories grammaticales : noms communs, verbes, etc. Cette fabrication peut être plus ou moins transparente selon qu'elle repose sur des emprunts au français ou à d'autres langues. Dans *L'Histoire amoureuse des Gaules* par exemple, *Theodate* est un signifié dénotatif dans lequel on peut lire les mots grec *theos* et latin *datum* à peine transformés, ce qui confère à l'ensemble le sens de « donné par Dieu ». Le nom fictif constitue donc une transposition à peine voilée de « Dieudonné », surnom donné à Louis XIV, parce qu'il était né vingt-trois ans après le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. L'identification référentielle est motivée ici par le sens du nom propre qui contiendrait une description de son référent historique, glosable par « celui qu'on appelle *Dieudonné* ». À ce titre, la clef de *Dendrologie* constitue une exception notable : elle propose à plusieurs reprises de motiver l'identification référentielle par le sens du nom propre fictif :

Lurane

Irlande, de λυρα, la harpe, ses Armoiries
(*Dendrologie, ou la Forest de Dodonne*, 1641)

Dans cette séquence, la motivation de l'équivalence entre X et Y repose sur la reconnaissance dans le nom propre fictif d'une racine grecque ou latine qui est dotée d'un sens. Ce sens est ensuite mis en relation avec un trait descriptif du référent historique identifié (sa situation géographique, ses armoiries). La clef s'apparente donc à un décryptage savant, où l'annotateur fait état de ses compétences linguistiques.

Dans la clef de *L'Ouvrage de Pénélope* par exemple, la séquence qui identifie « Sylva » sous le nom de *La Forêt* repose sur la traduction du mot latin. Dans une des clefs du *Satiricon* cette fois, l'argument onomastique sémantique est explicité dans une préface très développée :

Le nom de *Trimalcion*, que Pétrone donne à Néron, le héros de sa satire, pour le désigner par l'infâme mollesse qui était un de ses principaux caractères, est formé du grec qui signifie trois fois et mol, efféminé. La justesse de ce nom, et des traits par lesquels Pétrone peint cet Empereur, est pleinement justifiée par la lecture de ses Historiens. (*Histoire secrète de Néron*, 1726 : XV-XVI)

L'identification du personnage de « Néron » repose sur la reconnaissance, dans le nom propre *Trimalcion*, de deux racines grecques qui confèrent à l'unité un sens, duquel est déduite une référence à l'individu historique. À ce décryptage onomastique s'ajoute également une argumentation de type structural qui consiste à révéler une analogie entre les biographies de l'individu historique et du personnage.

L'ARGUMENT STRUCTURAL : COMBINAISON DES AXES PARADIGMATIQUE ET SYNTAGMATIQUE

L'argument structural apparaît surtout dans les clefs où l'argument onomastique est faiblement développé : dans celles des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, des *Œuvres de Rabelais*, de *L'Astrée* et des *Caractères*. Il consiste à motiver l'équivalence entre X et Y, non plus par une proximité des signifiants, mais par la comparaison des traits descriptifs des référents mis en

relation. Il s'agit de montrer que les énoncés qui se rapportent à X peuvent aussi bien se rapporter à Y, en décrivant les traits distinctifs de ce dernier. Cette tentative de justification peut prendre différentes formes. Elle peut s'opérer par le biais d'une simple relative ou au moyen d'une notice très développée.

Dans les clefs des *Caractères* et des *Amours du Grand Alcandre*, un nombre important d'arguments structureaux sont fondés sur la reprise, dans une expansion du nom, de certains termes du texte-source :

Deux écrivains dans leur ouvrage ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de tout blâme : il paraît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensait pas assez pour blâmer un auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

Le Père Mallebranche qui pense trop. M. Nicole du Port Royal qui ne pense pas assez ; ce dernier est mort au mois de novembre 1695. (*Caractères*, 1726 : 3)

L'équivalence entre *deux écrivains* et le « Père Mallebranche » [*sic*] et « M. Nicole du Port-Royal » est marquée par les deux relatives qui reprennent mot pour mot le texte de La Bruyère. Elle montre explicitement sur quelles caractéristiques des personnages et des individus historiques est fondée l'analogie. La relative confère à l'identification une apparence d'objectivité. Pourtant, l'équivalence repose sur un jugement de valeur émis sur les deux individus historiques, et elle est orientée par le choix des formules employées par le rédacteur de clefs.

Les « Annotations sur l'histoire des Amours du Grand Alcandre » qui accompagnent une des clefs des *Amours du Grand Alcandre* justifient les équivalences entre X et Y par une même reprise des termes du texte-source :

Se promenant près des frontières de la Neustrie, il passa par la maison d'une dame veuve et qui y tenait grand rang : elle estoit encore jeune et parut si jeune auprès de ce grand roi, qu'il oublia aisément celle à qui il avoit fait tant de protestations contraires.

Il veut dire la Marquise de Guiercheville, qui était alors *jeune veuve* de Henri de Silly Comte de la Rocheguyon, dont elle avait des enfants. (*Recueil pour servir à l'histoire de Henry III* : n.p)

La motivation de l'identification référentielle repose uniquement sur la reprise des deux adjectifs caractérisants *jeune* et *veuve*.

Sans aller jusqu'à une reprise aussi littérale, les clefs ont régulièrement recours à des mots de la même famille ou à des synonymes. C'est le cas par exemple de la séquence de glose suivante, extraite elle aussi d'une des clefs des *Caractères* :

À juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doit un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Mademoiselle de Luines, sœur de M. de Luines, Correcteur des Comptes, belle et bien faite, laquelle s'amouracha d'un nommé Thibert frère du Notaire, qui était petit et bossu, et qui en abusa, elle a depuis épousé la Tallier, frère de la Tallier Conseiller en la Cour des monnoies. (*Caractères*, 1726 : 6)

L'analogie est motivée par une proximité physiologique postulée entre les personnages, suggérée par la dérivation de « beauté » en « belle », la reprise de « petit » et la variation parasyonymique (charmer/ s'amouracha, monstre/ bossu).

Une des clefs des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* va même jusqu'à proposer à son lecteur deux expansions, du nom fictif et du nom historique, qui présentent l'une et l'autre une structure grammaticale identique et des lexies parasyonymiques :

Chanévas-Kan, Empereur du Japon et Raja de Cabul.

Georges II, Roi d'Angleterre et Électeur d'Hannover. (*Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*)

Les deux appositions offrent des notices descriptives destinées à faire connaître les fonctions

politiques des personnages, que ce soit dans la diégèse ou dans l'univers historique. Cette séquence se trouve en outre légitimée par la traduction des termes de *raja*, *Japon* et *Caboul* par « Électeur de l'Empire », « Angleterre » et « Électorat d'Hannover ». La transposition des caractéristiques intradiégétiques du personnage dans le monde historique légitime l'identification référentielle. Les clefs des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse* fonctionnent comme un système où chaque séquence sert de justification aux autres.

Sans être aussi explicitement formulée, la clef de *L'Astrée* accompagne elle aussi certains noms propres historiques d'une description qui fait apparaître un argument structural. Pour identifier ce dernier, la connaissance de l'histoire du personnage fictif est nécessaire, parce qu'elle permet de repérer dans la clef les éléments qui légitiment son analogie avec un individu historique :

Galatée. La Reine Marguerite sœur d'Henri III. M. d'Urfé pendant les guerres de la ligue fut pris par les gens de la reine, et conduit au château d'Usson en Auvergne, où elle fut si longtemps comme en prison. Jeune et beau comme il était, on prétend que le prisonnier ne lui déplut pas. (*L'Astrée*, 1733)

La notice qui accompagne l'identification référentielle sélectionne les éléments biographiques qui signalent la grande proximité entre *Galathée* et « la Reine Marguerite ». Le personnage et l'individu historique ont en commun d'avoir recueilli un jeune homme dans leur château et d'avoir nourri une passion amoureuse pour ce dernier. Le développement d'un discours biographique dans la clef a donc pour fonction d'explicitier le contenu référentiel du nom propre.

Les éclaircissements qui accompagnent une des clefs de Rabelais offrent également quelques occurrences d'argumentation structurale. C'est le cas de la glose référentielle de la *Grande jument de Gargantua* par « Madame d'Étampes » qui est accompagnée dans l'« Alphabet de l'Auteur français » de l'explication suivante :

Gargantua pendit les cloches Notre-Dame au col de sa jument, etc.) Tout le monde sait que cette jument est Madame d'Étampes maîtresse du Roi qui est la même [qui] fit abattre les forêts de Beauce, à laquelle le Roi voulut donner un collier de perles ; et faire quelques levées sur les Parisiens, lesquels ne voulaient point payer, en sorte que le Roi et Madame d'Étampes aussi, les menaça de vendre les cloches Notre Dame pour acheter son collier. [*Œuvres de Rabelais* (1663 : n.p.)]

L'équivalence entre la *grande jument* et « Madame d'Étampes » est fondée sur la présence dans l'aventure du personnage fictif de deux éléments, les *cloches Notre Dame* et le *col* de la Jument, qui apparaissent comme la transposition d'une anecdote concernant la maîtresse de François I^{er}. À ce premier argument structural s'ajoute implicitement le fait que *Gargantua*, sous lequel la clef a identifié « François I^{er} », chevauche la jument, ce qui peut être évidemment lu comme une métaphore sexuelle.

À l'ouverture de cet article, nous remarquons le manque d'intérêt porté à la glose référentielle, non seulement du côté de l'onomastique littéraire, mais aussi du côté de la linguistique de la paraphrase, le décryptage référentiel de type historique constituant assez largement un impensé de la théorie, mais aussi relevant presque du tabou dans le domaine des lettres. Les quelques exemples de clefs d'Ancien Régime examinés ci-dessus montrent pourtant que le rendement herméneutique de cette pratique de lecture est loin d'être aussi faible qu'on veut bien le présenter. À une époque qui n'a pas encore fait de l'opposition à l'extralinguistique le critère de définition même du littéraire, les rédacteurs de clefs font preuve d'une attention portée au nom propre et à ses virtualités sémiotiques qui est loin de se résumer à la seule consultation d'archives. Leurs expérimentations témoignent d'un engouement d'une période pour l'onomastique, dont l'histoire reste encore largement à écrire.

Anna ARZOUANOV
Université Paris-Sorbonne - STIH

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- An., 1753, *L'École de l'homme, ou parallèle des portraits du siècle, et des tableaux de l'Écriture sainte. Ouvrage moral, critique et anecdotique. Nouvelle édition*, 2 vol., Londres.
- An., 1660, « Histoire des amours du grand Alcandre », dans *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire de Henry III, roi de France et de Pologne, dont les titres se trouvent en la page suivante*, Cologne, Pierre Marteau, rééd. 1662, 1663, 1666, 1699.
- An., 1726, *Histoire secrète de Néron, ou le Festin de Trimalcion, traduit de Petrone, avec des notes historiques, par M. Lavaur, tome I*, à Paris, chez Étienne Ganeau, rue S. Jacques, aux Armes de Dombes, chez G. F. Quillau fils, rue Galande, à l'Annonciation.
- An., 1645, *L'illustre Amalazonthé dédié à son altesse royale. Par le Sieur des Fontaines*, à Paris, chez Antoine Robinot, en sa boutique sur le Pont neuf devant le Louvre.
- An., 1784, *Le Vicomte de Barjac, ou Mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle*, 2 vol., à Dublin, de l'imprimerie de Wilson ; et se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent des nouveautés.
- Bussy-Rabutin R., 1665, *Histoire amoureuse des Gaules*, s. l.
- Chevrier, Fr.-A., 1767, *Paris, histoire véridique, anecdotique, morale et critique, avec la clef, par M. Chevrier*, La Haye.
- Howel, J., 1641, *Dendrologie, ou la Forest de Dodonne. Par M. Jacques Howel, gentilhomme breton-anglois*, à Paris, aux despens de l'Authéur qui les fait vendre chez Augustin Courbé, lib. & imprimeur de Mons. Frere du Roy, au Palais, en la petite Sale, à la Palme.
- La Beaumelle, J. Angliviel de, [1747 ou 1748], *L'Asiatique tolérant. Traité à l'usage de Zeokinizul Roi des Kofirans, surnommé le Chéri. Ouvrage traduit de l'Arabe du Voïageur Bekrinoll, Par M. de *****, à Paris, chez Durand, Ruë St. Jacques, à St Landry & au Griffon, L'an XXIV du Traducteur.
- La Bruyère, J. de, 1726, *Les Caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle. Par M. de La Bruyère de l'Academie Française. Nouvelle Edition, augmentée de la Clef, & de trois Tables très-amplés, rédigées par ordre alphabétique*, 3 vol., à Amsterdam, chez David Mortier libraire, à la Mappede-Monde.
- La Forge, J. de, 1663, *Le Cercle des femmes sçavantes, dédié à Madame la Comtesse de Fiesque, Par Monsieur D. L. F.*, à Paris, chez Jean-Baptiste Loyson, au Palais, dans la Salle des Merciers, proche la Sainte Chapelle, à la Croix d'or Royale.
- La Mettrie, J. Offray de, 1748, *Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine, par Aletheius Demetrius, tome premier*, se vend à Geneve, chez les hér. de Cramer & Ph. Philibert.
- Manley, D., 1711, *Histoire secrète de la Reine Zarah, ou la Duchesse de Malborough démasquée. Traduite de l'original anglois*, à Oxford, chez Alexandre le Vertueux, à la Pierre de Touche.
- Rabelais, F., 1663, *Les Œuvres de M. François Rabelais, docteur en médecine, dont le contenu se voit à la page suivante. Augmentées de la vie de l'auteur et de quelques remarques sur sa vie et sur l'histoire, avec l'explication de tous les mots difficiles*, s. l.
- Somaize, A. de, 1661, *Le grand Dictionnaire historique des Prétieuses, histoire poétique, géographique, cosmographique, cronologique, & armoirique : où l'on verra leur antiquité, coutumes, devises, éloges, études, guerres, heresies, ieux, loix, langage, mœurs, mariages, morale, noblesse ; avec leur politique, predictions, questions, richesses, reduits et victoires ; comme aussi les noms de ceux & de celles qui ont iusques icy inventé des mots pretieux. Dedié à Monseigneur le Duc de Guise. Par le Sieur de Somaize, Secretaire de Madame la Conestable Colonna*, à Paris, chez Jean Ribou, sur le Quay des Augustins, à l'Image S. Loüis.
- Urfé, H. d', 1733, *L'Astrée de M. d'Urfé, pastorale allégorique, avec la clé. Nouvelle édition, Où sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, et d'abreger les conversations*. Paris, Pierre Witte et Didot. Avec Approbation et Privilège du Roy [clef reproduite dans éd. Hugues Vaganay, Lyon, 1925-1928].

Études

- Arzoumanov A., 2013, *Pour lire les clefs de l'Ancien Régime. Anatomie d'un protocole interprétatif*, Paris, Garnier.

- Barthes R., 1970, SZ, Paris, éditions du Seuil.
- Baudelle Y., 2008, *Onomastique romanesque, Narratologie*, 9.
- Demerson, G., 1991, *Rabelais*, Paris, Fayard.
- Drujon F., 1888, *Les Livres à clef. Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire*, Paris.
- Gary-Prieur, M.-N., 1994, *Grammaire du nom propre*, Paris, P.U.F.
- De Grève M., 1961, *L'Interprétation de Rabelais au XVI^e siècle*, Genève, Droz.
- De Grève M., 1964, « Les érudits du XVII^e siècle en quête de la clef de Rabelais », dans *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, t. V, p. 41-63.
- Groupe μ, 1970, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- Huchon M., 1998, « Thélème et l'art stéganographique », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, t. XXXIII, p. 149-160.
- Moss, A., 1998, *Latin commentaries on Ovid from the Renaissance*, Signal Mountain, Tennessee, Summertown.
- Steuckardt, A. et Niklas-Salminen, A. (dir.), 2003, *Les Marqueurs de glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université d'Aix-en-Provence.
- Tourrète, E., printemps 2005, « L'argument onomastique dans la clef de 1697 des *Caractères* », dans M. Bombart et M. Escola (dir.), *Lectures à clés, Littératures classiques*, 54, p. 181-189.
- Tourrète, E., 2005, « Quand joue la clef. Autour du *Théophraste moderne* », *La Parole masquée, Cahiers du GADGES*, M.-H. Prat et P. Servet (dir.), 2, Genève, Droz, p. 321-337.